

## Montbrison au début du siècle

**L**es premières images qui me reviennent à la mémoire sont, évidemment, celles de mon quartier, cette avenue Alsace-Lorraine tracée en 1867 pour desservir la gare du chemin de fer P.L.M. inaugurée en 1865.

Elle était, dans mon enfance, beaucoup plus vivante qu'aujourd'hui : les distractions y abondaient, surtout à l'heure des trains. On prenait plaisir à regarder passer les voyageurs, bagages en main, et l'on était ainsi journellement renseigné sur les événements familiaux de la cité :

*Tiens, voilà les invités de la noce des X qui arrivent... La belle-mère n'a pas l'air commode !... La petite Y fait demain sa première communion, les grands-parents, les oncles, les tantes, tout le monde débarque avec son cadeau... Les Z viennent à l'enterrement de leur oncle à héritage avec une superbe couronne... Ils y ont mis le prix !* etc. Les veilles de fêtes carillonnées, c'était un véritable défilé !...

Nous regardions aussi monter et redescendre, au trot de leurs deux chevaux, les omnibus faisant le service entre la gare et les deux grands hôtels montbrisonnais : *Le Lion d'or* (propriétaire Gréa) et *l'Hôtel de la Poste* (propriétaire Aurand)... Il y avait aussi le courrier d'Ambert qui, par Saint-Anthème, assurait la liaison entre le Forez et le Livradois et transportait, même en hiver, des voyageurs frileux enveloppés dans de chaudes pelisses.

Il nous arrivait ponctuellement des hôtes de marque. Quatre fois l'an, la calèche du palais de justice montait attendre le conseiller de la cour venant présider la session des assises. Elle le conduisait à son appartement particulier, au rez-de-chaussée de l'hôtel d'Allard devant lequel une sentinelle du 16<sup>e</sup> d'Infanterie monterait la garde pendant toute la durée du séjour...

Une fois tous les deux ans, la calèche de Mme de la Bâtie (grande bienfaitrice des paroisses de Montbrison), conduite par un cocher à favoris, de grand style, allait cueillir à la descente du train de Lyon son éminence le cardinal archevêque, primat des Gaules, en tournée de confirmation... Les cloches sonnant à toute volée donnaient à cette arrivée une solennité dont nous, habitants de l'avenue, nous sentions particulièrement fiers...

Mais il y avait aussi les humbles, tous ceux qui, à longueur de journée, passaient devant notre porte, marquant parfois un petit arrêt sur notre banc (nous avions contre le mur de la maison, sous la fenêtre, un banc de jardin peint en vert fort apprécié des promeneurs).

Cela commençait de très bonne heure par la gardeuse de chèvres escortée de ses trois ou quatre biquettes qui broutaient au passage les surgeons des platanes de l'avenue.

Puis venait la laitière portant sa biche de lait. Elle s'arrêtait devant les maisons de ses clients, engageait une petite conversation et emplissait les pots d'un bon lait crémeux très apprécié des malades et de tous ceux qui avaient besoin de fortifiant.

Le garçon boucher en tablier blanc venait livrer la commande prise la veille. On était servi à domicile en ce temps-là !... C'était ensuite le boulanger transportant sur une couronne de velours rouge placée sur sa tête une pyramide de pains dorés. J'admirais son adresse et son sens de l'équilibre.

A la boulangerie, chaque client avait sa "coche", grande règle de bois sur laquelle un trait fait au couteau indiquait le poids du pain livré chaque jour (trait simple pour la livre, trait barré pour le kilo). On payait au mois. La boulangère limait la coche et l'on recommençait à l'entailler le lendemain.

Il n'y avait d'ailleurs à Montbrison qu'un unique marchand de primeurs : le père Beaujeu. C'était un vieil homme quelque peu bancal, vêtu, hiver comme été, d'un complet de velours côtelé et coiffé d'un éternel panama. Il tenait, place Saint-André, une toute petite boutique tapissée avec les illustrés de l'époque : *Le Petit Parisien*, *Le petit Journal*, etc., mais il ne se contentait pas d'y attendre les clients. Chaque après-midi, il parcourait les rues de la ville, poussant une voiturette de marchand des quatre-saisons. On l'entendait venir de loin, mi-criant, mi-chantant son refrain attitré :

*Allez les ménazères (car il zozotait) voilà le petit pois, voilà le melon, voilà la courze* (c'était, avec lui toujours au singulier).

La tactique pour ma mère était de faire la sourde oreille et de lui laisser continuer son chemin... puis de le rappeler au platane suivant :

- *Eh ! Père Beaujeu qu'avez-vous de bon aujourd'hui ?*

Il n'avait pas son pareil pour vanter sa marchandise et ses affaires allaient bon train. Il fut le premier à Montbrison à recevoir de la marée fraîche mais ne la promena pas dans les rues, la réservant pour le magasin.

Parmi les figures populaires d'autrefois, je revois aussi Bobèche, le poète du Calvaire, que mes parents interpellaient parfois pour lui faire réciter ses vers. Très poli, il enlevait respectueusement son chapeau de feutre bosselé, et, debout sur le trottoir, sa tête blanche toute nimbée de la lumière du jour finissant, il débitait son dernier poème. Il en composait à propos de tous les événements montbrisonnais : un mariage, une fête, un concours de musique, la construction d'un bâtiment, etc. Et cela rimait toujours !

A la nuit tombante, nous regardions passer un personnage pittoresque, entré, depuis, dans la légende : c'était l'allumeur de becs de gaz, ou, plus poétiquement, "l'allumeur de réverbères". Sa longue perche sur l'épaule, il parcourait les rues de la ville suivant un trajet immuable dont notre avenue marquait l'ultime parcours. Il s'arrêtait devant chaque lampadaire, en tournait la clef et l'allumait. Le lendemain, au petit jour, il accomplissait la manœuvre inverse, mais nous n'étions pas là pour le voir.

J'ai connu aussi *La Marie-Dentelle*, une vieille clocharde qui fumait la pipe autour des arbres, insultant tous ceux qui passaient... J'ai connu *Minimi*, le roi des poivrots, poursuivi par une horde de gamins braillards... bref, tout le folklore montbrisonnais.

Nous étions quelquefois gratifiés d'un petit spectacle ambulant : montreur d'ours ou de singe savant, joueur d'orgue de barbarie faisant tournoyer une petite fille en oripeaux que nous regardions de notre fenêtre d'un air extasié.

Mais ce qui est resté le plus vivace dans mon souvenir c'est le défilé, presque quotidien, du régiment allant de la caserne au Champ-de-Mars ; la musique jouant des marches entraînantes, le tambour-major lançant très haut sa canne pour la rattraper prestement, les officiers aux épaulettes dorées caracolant sur leurs chevaux bien bichonnés, les soldats du 16<sup>e</sup> en pantalons rouges, arme sur l'épaule... Tout cela brille dans la lumière des beaux jours d'autrefois. Comme ils me paraissent loin !

**Marguerite Fournier-Néel** (extrait de *Village de Forez*, n° 19, juillet 1984)